

Psychanalyse à distance, question de transmission

Peut-être il faudrait voir dans la pensée freudienne la pulsion de mort du savoir. Proposons ceci : elle fonctionne comme une u-topie (non-lieu) négative dans la culture contemporaine.
JB Pontalis¹

Intro

Avec l'analyse à distance nous avons des questions, peu de réponses. Nous ouvrons un chantier qui ne peut être que chantier. Si certains d'entre nous avaient commencé à explorer, expérimenter les chemins de la télépratique, la plupart ont été obligés de s'y mettre dans la précipitation et l'urgence et, à certains égards, à leur corps défendant.

Au-delà de cette situation d'urgence nous sentons le besoin de réfléchir, questionner alors même que rien ne nous permet de conclure, puisque nous n'avons pas pu constater, avec le temps qu'il faut, le recul qu'il faut, les résultats de ces tentatives. Alors ce n'est qu'un début.

Nous lançons donc ce chantier avec un certain nombre de questions dont notamment celles qui concernent la formation et la transmission de la psychanalyse. Je propose que nous tentions de penser, si possible hors des circonstances de la pandémie, ce qui en est de l'introduction des modes de télécommunication du XXI^e siècle dans notre pratique plus que centenaire, née plus ou moins en même temps que le téléphone, du moins celui de Bell.

Imaginons que la demande pour la psychanalyse à distance, pour des raisons démographiques, géographiques, pour des raisons pratiques ou de conditions médicales ou parce que les patients actuels y ont trouvé un certain confort, des avantages, devienne la norme. Comment y répondrions-nous? Imaginons un monde où on ne peut plus pratiquer en personne... imaginons². Et voyons ce que nous en pensons.

Un collègue me disait récemment concevoir comme une résistance la demande d'un de ses patients de continuer à distance, alors que lui-même, l'analyste, est retourné dans son bureau. Son argument : le patient veut faire l'économie de l'investissement nécessaire à l'analyse, car non seulement faut-il un investissement en temps et en argent, mais il faudrait l'investissement du déplacement physique avec le temps et l'effort que cela demande...pour que l'analyse fonctionne... Peut-être est-ce le cas pour

¹ Pontalis, J.B., *L'utopie freudienne*. in *L'Arc*, no 34, 1968, p. 5-14

² Asimov, I. *Face aux feux du soleil. Le cycle des robots* (Tome 4). Dans le monde de la planète Solaria, les hommes n'acceptent plus de se rencontrer physiquement mais se « visionnent » par le truchement de projections télévisées... roman de 1957!

ce patient, je l'ignore. Cela m'a fait penser aux analystes, surtout les français ou ceux qui ont eu un analyste français, qui, à une certaine époque et peut être est-ce parfois encore le cas, refusent chèques et virements, veulent être payés en argent comptant, refusent de faire des reçus pour les assurances ou les impôts. L'argument est que si l'analyse est « remboursée », que ce soit par un parent ou un organisme gouvernemental, quelque chose de l'investissement est absent ou encore dévoyé. On risquerait d'être coincés par le poids de ce tiers sur l'analyse. Peut-être... mais il faut, là encore, voir au cas par cas quand cet élément du cadre peut être investi par la résistance. Et nous analystes, sommes-nous à l'abri, devant la nouveauté, l'étrangeté, d'avoir aussi nos propres résistances?

Voir d'emblée dans une demande *d'analyse à distance* une résistance, c'est probablement oublier qu'il n'y a pas d'analyse sans résistance, et qu'on ne peut se garantir contre la résistance. On peut juste tout au plus se donner les moyens de la rendre analysable. Il en est ainsi de la règle des séances manquées. Ce n'est pas un absolu, encore moins une garantie contre la résistance. C'est un élément du cadre externe (mais aussi de notre cadre interne) qui doit être clairement et suffisamment énoncé pour qu'il devienne un des câbles dans lequel l'analysant peut aller se loger ou nous pousser. Je me représente le cadre comme le pourtour d'une arène de boxe dont les câbles sont plus ou moins élastiques mais résistants. Un manquement à cette règle ne sera analysable que si les câbles existent et que la résistance puisse s'y loger sans rupture. Sinon on est dans les négociations d'un contrat, point à la ligne, ce qui n'apporte rien à l'analyse.

Aussi avant de répondre à de telles demandes d'analyse à distance, pour lesquelles il ne nous suffit plus de dire que ce sont des résistances à l'analyse, examinons avec le peu d'expérience que nous en avons, les questions que cette expérience nous pose sur cette pratique, sur l'analyse en général et sur sa transmission. En se rappelant que téléphone et logiciel de communication à distance ne sont pas, à première vue, des équivalents, ni techniquement, ni du point de vue du cadre.

Pour moi il y a deux grandes questions. Je m'attarderai à la première et ne pourrai que déposer la deuxième.

1. D'abord celle du **corps**, de sa présence, de son **absence**, donc la question de la virtualité vs la réalité, qui amène à la question de comment s'**incarne** la présence-absence nécessaire au transfert et à l'analyse.
2. Et la question de la culture, le travail de culture en analyse en regard des effets de la **cyberculture** aujourd'hui.

Cela nous renvoie également à la question des voies d'accès à l'inconscient de nos jours. La psychanalyse n'est pas son dispositif. Son dispositif émane d'une théorie de la méthode pour appréhender la réalité psychique.

L'avenir de la psychanalyse passera-t-il par l'ouverture à ces outils et changements de dispositifs? Ou la psychanalyse devra-t-elle être le dernier rempart contre ce que certains qualifient de post-humanisme ou même contre le transhumanisme?

La question de la distance des corps

Quoiqu'il en soit du dispositif (téléphone ou visioconférence), le point commun est que le **patient n'est plus physiquement dans mon bureau** et que moi je ne suis plus physiquement près de lui. Là aussi, il nous faudrait séparer les deux.

Vis à vis de ce premier fait, « le patient n'est plus dans mon bureau », je ne peux que constater avec perplexité que je ressens une forme de soulagement qui vous permettra de mettre sur le compte de mes résistances tout ce qui viendra par la suite. Et pourquoi pas. Vous me direz...

Ma première question est effectivement celle de ma résistance. Car pourquoi cela me fait-il ressentir un tel soulagement? Je n'ai eu que quelques défections dues au confinement et au changement de mode; mon horaire est resté le même et nonobstant la fatigue de l'adaptation à une nouvelle position physique, nouvelles lunettes, nouveaux écouteurs, etc, je me sentais en vacances! Et ce n'est pas parce que je travaillais tout à coup de la maison ou dans un chalet. Je travaillais du même bureau, dans le même fauteuil placé exactement à la même place. Au téléphone je pouvais « halluciner » les pieds du patient sur le divan, et en visioconférence, une petite table avec roulette venait placer le patient devant moi dans ou sur l'écran d'un portable, un petit peu plus proche, mais pas tant, p.e. juste ce qu'il faut pour avoir le même gradient et sentiment de présence.

Je vois bien que ce qui est soulagé, c'est une tension dont je ne prenais pas conscience liée à la présence physique, la tension de « bien me tenir » d'une part, et la tension due aux toujours possibles agirs physiques ou débordements du patient, agressifs comme sexuels ou dans le débordement affectif, comme aussi un accident somatique. Tout à coup je suis la grand-mère qui peut remettre le nourrisson au client-parent et je n'aurais plus la même responsabilité? C'est faux bien entendu car rien dans ma responsabilité professionnelle n'est aboli parce que la séance a lieu à distance, c'est même le contraire. Je dois penser à l'avance ce qui en serait si une urgence se présentait et à qui on peut, le patient et moi, en référer.

D'habitude on propose à l'analysant de s'allonger et de laisser toute motricité au vestiaire... (enfin pas toute, car la parole a quand même besoin d'une certaine motricité), on propose un dispositif qui fera de la parole le véhicule de l'acte, le *faire* sera transféré dans la parole. Mais même si le mot est la mort de la chose, la motricité est toujours susceptible de reprendre du service. Elle en reprend ainsi via le transfert qui fait, qui agit, qui veut faire faire, et tout cela avec des mots!

Dans *La technique psychanalytique*³, Freud dit, en parlant de la nécessité de laisser le transfert apparaître et de travailler avec lui plutôt que de tenter de l'écartier, « *que nul ne peut être tué in effigie ou in absentia* ». Donc on ne peut pas travailler sur, en l'absence de... Il nous faut la présence de ... Drôle de métaphore tout de même que celle-là car effectivement le transfert actualise quelque chose du passé, le remémore, et on pourrait penser que l'analyste ne devient qu'une sorte d'effigie. Mais justement, il devient de par cette actualisation un représentant (au sens de la représentance) de l'objet, que ce dernier soit perdu, séducteur ou persécuteur. Qui doit être tué alors? L'objet premier ? ou le représentant du représentant?

C'est bien là le lieu de ma résistance : avoir à incarner l'objet à abattre, l'objet défaillant ou l'objet séducteur, voire abuseur, c'est toujours être « l'objet de malheur⁴ » et c'est, en présence comme à distance, ce qui est l'obstacle principal pour l'analyste. Penser avec ma psyché en tant que grevée par son propre inconscient et surtout par sa propre ambivalence, et reconnaître cet objet à abattre en moi, c'est chaque fois l'épreuve. Alors quelle utopie de penser que l'analyse à distance me relèverait de l'obligation de prendre en compte que je représente, en présence comme à distance, l'objet absent, sans compter que comme sujet je le suis, absente, de par ma propre division.

« L'analyste, chaque fois, travaille avec ce qu'il ne peut pas être — soit l'être idéal qui serait capable de tout entendre, de tout supporter et qui pourrait donner au malade l'amour exclusif et total qu'il croit réclamer. L'idéal de l'analyste c'est son écart. Ce juste à côté qui peut lui faire entendre à lui-même ce qu'il ne peut jamais combler ou remplacer. Et c'est par cet écart que le corps existe essentiellement dans le rapport psychothérapeutique. C'est lui qui instaure l'espace vide par lequel l'illusion créative est possible et grâce auquel le réel reste marqué. »⁵

Je suis donc celui ou celle qui doit endosser l'absence. Absence parce que je serai défaillante, absence parce que je ne répondrai pas aux désirs, absence parce que je serai porteuse d'une partie de moi que j'ignore.

Habituellement, dans une fréquence de trois séances par semaine, et le dispositif divan fauteuil, j'offre non seulement du temps mais aussi un espace, un bureau concret, une pièce et des meubles où cela peut se passer, (et ce n'est pas à négliger pour ceux qui en temps de pandémie n'ont pas d'endroit où s'isoler pour leurs séances) mais surtout j'offre une présence, y compris avec mon corps, pour permettre à l'autre d'aller à la rencontre de l'absence, de se mettre en contact avec l'absence qui le renvoie à ce qu'il ne sait pas qu'il sait de lui-même. Comment peut-on offrir cette présence-absence au

³ Freud, S. (1912) *La dynamique du transfert*. In *La technique psychanalytique*, PUF, 1972. p 60.

⁴ Michon, É., *Objet de malheur*, in *Trans*, no 10, 1999, p 81-90.

⁵ Fédida, P., *Corps du vide et espace de séance*. Éditions Jean-Pierre Delarge, 1977, p 11.

téléphone ou en visioconférence? Est-ce une vraie question? Ou plutôt un *faux problème, mais un vrai malentendu...*

Tout n'est-il pas dans la difficile tâche de l'analyste, voire dans la résistance de l'analyste à occuper cette place de l'absent? Dans le bureau j'y suis « suffisamment » pour permettre d'endosser (et encore on n'y arrive pas tout le temps) la position de l'absent. Mais en l'absence du corps présent? Comment peut-on arriver à être « juste assez présent » pour permettre le « silence de l'analyste ». Le silence de l'analyste ce n'est pas juste le silence des mots, c'est sa capacité à penser ailleurs. C'est bien sûr le silence qui donne la parole à l'autre mais c'est aussi l'écoute décalée suffisamment pour pouvoir entendre autre chose qui ne répondrait pas « d'égo à égo ».

« Corps du vide et espace de séance. Ces deux expressions évoquent donc les idées complémentaires que le corps est toujours nié par l'affirmation plénière de son contenu, qu'il fausse toute pensée et toute technique lorsqu'il est appelé à remplir et que ce qu'on nomme, chez l'analyste, une séance est l'espace qui convient pour entendre du corps le négatif en lequel il se dit essentiellement. »⁶

Au téléphone, en visioconférence, qu'en est-il de cet *espace*, espace virtuel ? C'est la question qui pour moi reste ouverte et le restera parce que c'est la même question qui doit rester vivante dans les séances en présence également. À savoir quelles sont les conditions de mon écoute analytique ? Qu'est-ce qui me permet de me mettre à l'écoute et d'entendre la réalité psychique, les formations de l'inconscient, dont le transfert et le contre-transfert en général, et pour ce patient-là en particulier ? Autrement dit mon travail est, au cas par cas, de retrouver comment la résistance agit contre notre projet et surtout comment elle agit par moi-même à mon insu ?

Encore Fédida : *« Faut-il rappeler que tous les modes de positivisation corporelle — tant techniques que théoriques — conduisent à constituer le corps comme fétiche et à bloquer ainsi tout espoir de le référer, au même titre que le sexe, à la limite dont se désigne dans la pensée le défaut ou le manque. » p.10*

Je suis donc de ceux et celles qui pensent qu'il n'y a pas de raison que la réalité psychique soit empêchée de se manifester et de se déduire parce qu'il y a un dispositif technique qui s'interposerait entre les deux protagonistes.

Tout se joue dans comment puis-je préserver les conditions qui me permettent, moi analyste, individuellement, d'être capable de rester analyste, soit être capable de cette écoute ailleurs qui se soutient d'une pensée méta, d'une métapsychologie, qui me permet d'inférer la réalité psychique, le daïmon.

⁶ Fédida, idem

Au téléphone comme en visioconférence, il y a des lapsus, il y a des récits de rêve, il y a du transfert et les symptômes ne disparaissent pas. Au téléphone comme en visioconférence l'association libre peut se déployer, en principe, jusqu'à ce qu'elle bute sur ce qui l'empêche -- et n'est-ce pas là le but -- de saisir ce qui vient s'interposer, ce qui vient barrer la route, transfert, refoulement, clivage et autres, qui n'attendent pas la présence physique de l'analyste pour se manifester.

Cependant le fait de l'absence du corps change-t-il quelque chose à ce qui est ressenti, et cette absence a-t-elle une influence sur la capacité de penser, et de penser l'autre? Être à l'abri des agirs agressifs comme sexuels change-t-il quelque chose à l'intensité de l'effet du transfert? Ce dernier étant compris comme ce que le discours veut faire et faire faire à l'autre, le fait d'être à distance en diminue-t-il l'effet sur l'analyste et cela a-t-il un effet sur sa pensée? Einstein disait qu'on pense avec les muscles. Sans une certaine angoisse vécue dans le corps, la pensée analytique peut-elle être la même?

Ai-je besoin du corps, ai-je besoin de « sentir » l'autre dans son corps (et dans mon corps) pour soutenir ma capacité d'entendre l'inouï ou l'indicible... Pas besoin des corps en présence pour que le discours fasse effraction dans le corps, affecte la passibilité de l'analyste. Le discours fait son effet si on en a la disponibilité, celle de la « readiness ». (Scarfone) ⁷

Sans doute que certains diront : j'ai besoin de sentir la prostration du corps de mon analysant, sentir son odeur, le tonus de sa poignée de main...etc. C'est possible qu'on ait besoin du corps, mais je propose que cela n'est pas un *sine qua non*, du moins pas un absolu pour qu'il y ait analyse et que chacun peut déterminer ce que ça lui prend et ce qui doit passer par les sens pour lui.

De toute façon il n'y a pas absence de corps. Au téléphone il y a « du corps » par la voix et par l'audition. En visioconférence la vision du corps le rend présent d'une autre façon. Mais bien sûr en l'absence du corps, la difficulté à endosser la position de la « présence - absence » peut nous amener à compenser d'une façon telle qui pourrait empêcher suffisamment d'absence pour que le transfert puisse se déployer et se déduire.

Mais la tentation d'un plus de présence, on l'a constamment, dès qu'un client fait appel à l'empathie, à une histoire traumatique, à un supplément de souffrance, et un supplément d'affect qui risque de nous dévoyer, tromper, amener sur une autre voie. Encore une fois c'est la résistance de l'analyste qui est en cause.

Je pense donc que la réalité psychique peut se manifester à distance. Comment, de toute façon, la transmission d'inconscient à inconscient en serait-elle désavantagée

⁷ Scarfone, D., *De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet*. Revue française de psychosomatique, 2018/1 (no 53) p.5-20

puisqu'elle est déjà une communication à distance? Dans ses *Conseils au médecin* in *La technique psychanalytique* Freud écrit :

...pour le résumer en une formule : il (le médecin) doit tourner vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur, se régler sur l'analysé comme le récepteur du téléphone est réglé sur la platine. De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les oscillations électriques de la ligne induites par des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin est apte à rétablir, à partir des rejets de l'inconscient qui lui sont communiqués, cet inconscient qui a déterminé les idées incidentes du malade.⁸

L'inconscient n'étant pas un virus en aérosol qui peut se propager d'un corps à l'autre, ce qui est capté ne l'est jamais en direct. La transmission est codée pour voyager et le récepteur doit la décoder avec ses propres codes à lui, mis au service de l'autre. Que l'analysant soit dans mon bureau ou au bout du fil du téléphone, le même travail d'encodage-décodage doit se faire.

Dans mon travail à distance, je me sens souvent limitée, incompétente, incapable d'avoir prise sur ce qui devrait être ma matière première. Je me dis que c'est moi qui n'ai pas la posture qu'il faut pour que ÇA parle autrement, que je n'ai pas ce qu'il faut, ou *ce qu'il me faut*, puisqu'on serait dans tout autre chose avec ce téléphone ou cette visio-conférence... Jusqu'à ce que je me rappelle que toutes ces réactions, je les ai aussi en personne avec plus ou moins d'acuité selon les cas et toujours en lien avec ce qui me mènera vers la question de ce qui en est de ma résistance. Que c'est moi qui résiste.

Dans l'un ou l'autre dispositif, comment mon travail serait-il exempté de cette question et de faire cette élaboration pour chacun de mes analysants? Puisque la question de l'analyse est toujours celle de l'inconciliable. Le danger qui guette l'analyste est toujours celui de laisser tomber le plus difficile, à savoir ce qu'on ne peut qu'inférer à partir d'une métapsychologie qui ne fait pas l'impasse sur la folie, la barbarie de l'humain. (Mauger)⁹

Psyché est étendue; n'en sait rien, i.e. qu'elle fait partie des corps matériels en même temps qu'immatériels (Scarfone)¹⁰ et son côté matériel, le chosique de la réalité psychique inclut le destin...si funeste...de ce que l'humain est parfois et souvent inhumain. Moi analyste je ne peux pas accepter de fermer les yeux même si je ne souhaiterais que ça. À distance ou pas, j'ai le même dilemme d'être, comme l'analysant, un sujet divisé qui ne peut que vouloir se vautrer dans l'unification de moi à moi.

⁸ Freud, S. (1912) *Conseils au médecin*. In *La technique psychanalytique*. PUF 2013, p.76 (traduction Altounian, Laplanche et al. In

Cairn :KWWSV://ZZZ.caLUQ.LQfR/feXLOOeWeU.SKS?ID_ARTICLE=PUF_FREUD_2013_02_0001)

⁹ Mauger, J. *Commentaire sur la lecture de Destin du destin*. Bulletin de la SPM, 2004, vol16, no2-3, p27-31

¹⁰ Scarfone, D., *Le quantitatif en analyse* -II. Séminaire Penser avec Freud, <http://transvirtuel.com/wp>

En personne comme à distance, je suis aux prises avec le virtuel de l'autre mais aussi avec l'autre en tant que virtuel, i.e. un inconnu dont le conditionnel ne pourra m'apparaître que dans l'actualisation et la réactualisation de son virtuel dans le transfert. Ce virtuel s'oppose à l'actuel et non au réel. Ce n'en est donc pas moins réel parce que virtuel. Et de toute façon je ne peux appréhender la réalité de l'autre et encore plus sa réalité psychique qu'en différé.

Il ne faut pas sacraliser le dispositif. Ce qui est sacré c'est la position éthique de l'analyste à savoir que tant son désir que celui de l'autre sont déterminés par des phénomènes inconscients qui se manifestent par et dans le transfert, et que répondre à la demande d'analyse c'est répondre de ces désirs et non répondre à ces désirs.

Il nous faut aussi distinguer progrès techniques (pratique à distance) et progrès soi-disant souhaitables des aménagements de l'écoute analytique, et pointer le risque que l'utilisation d'autres moyens pour soutenir la rencontre soit de glisser, continuer à glisser vers une analyse qui perd de vue sa méthode, et la métapsychologie qui la soutient. En personne comme à distance on est toujours happé par ce qui veut unifier, image ou langage, et ma tâche est de me soutenir de ce qui me permet de me dessaisir et de penser, soit la théorie qui me permet d'inférer.

La question de l'analyse à distance est un faux problème. Faux problème, mais vrai, potentiel (virtuel?) malentendu, dirait l'autre, que la résistance à la forme se confonde avec la résistance quant au fond.

La cyberculture

Qu'est-ce que la psychanalyse pourrait bien pouvoir penser au sujet de la cyberculture? Comment la psychanalyse pourrait-elle négliger la cyberculture? La cyberculture non pas en tant que nouvelle expression culturelle, genre culturel, mais plus globalement en tant que « nouveau rapport au savoir, une transformation profonde de la notion même de culture ». (Lévy 1997) ¹¹

On ne peut que déposer la question et entrevoir l'immense travail qu'elle demande.

Selon Lise Haddouk (2018), pionnière de la télépratique d'inspiration psychanalytique en France, ces changements dans la culture sont apparus pour certains comme une véritable révolution anthropologique. Pour d'autres, comme une évolution où on pourrait y retrouver les éléments fondateurs de la culture. Elle pose la question de

¹¹ Lévy, P., *Cyberculture*. Éditions Odile Jacob, 1997. Rapport au Conseil de l'Europe

l'efficacité symbolique de la cyberculture. S'agit-il d'une culture de l'outil (Breton, 1999¹²) ou d'une culture du narcissisme (Lash,1979).¹³

Elle se demande si la vision freudienne traditionnelle de l'inconscient, qui selon elle était devenue une figure populaire de la métaphore de l'intériorité, deviendrait, dans l'univers nord-américain, caduque et serait remplacée par des métaphores informationnelles : « *L'acharnement contre la psychanalyse irait de pair avec le nouveau culte de la communication sans intériorité. L'engouement pour le postmodernisme et la mort du "sujet" complètent ce tableau pessimiste* » (Turkle,).¹⁴

Après la révolution de l'écriture, puis de l'imprimerie, les technologies de l'information et de la communication (TIC) révolutionnent le rapport à l'expérience immédiate et à l'expérience de soi dans le temps. On ne peut négliger ce que ces dernières peuvent avoir comme impact sur la psyché humaine et son travail de culture pour rester civilisé.

Selon Lévy¹⁵ les outils de la numérisation de l'information, les hypertextes et hypermédias, les simulations informatiques, les réalités virtuelles, les grandes fonctions des réseaux interactifs et particulièrement celles d'Internet constituent la cyberculture. Loin d'y voir quelque chose de déshumanisant il soutient que c'est même l'utilisation intensive des outils qui constitue l'humanité en tant que telle (conjointement avec le langage et les institutions sociales complexes). Le monde humain serait d'emblée technique.

Pour lui toutefois, la distinction tranchée entre culture (la dynamique des représentations), société (les gens, leurs liens, leurs échanges, leurs rapports de force) et technique (les artefacts efficaces) ne peut être que conceptuelle. L'émergence du cyberspace accompagne, traduit et favorise une évolution générale de la civilisation.

Einstein dit quelque part qu'au XXe siècle trois bombes majeures ont explosé : la bombe démographique, la bombe atomique et la bombe des télécommunications.

Il n'est pas dit que la dernière bombe n'ait rien à voir avec l'avant dernière. On retrouve à plus d'un endroit l'hypothèse que les inventeurs de l'ordinateur, du langage informatique, et pères de la cybernétique ont été mus par leur culpabilité d'avoir contribué à l'invention de la bombe atomique. La destructivité de l'homme mise en évidence dans la guerre de 14-18 n'avait donc rien à envier à ce qui allait venir. Il faudrait relire Céline Lafontaine et son *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*,¹⁶ pour prendre la mesure de l'impact du paradigme de la cybernétique sur les sciences humaines, qui elles, influencent les représentations de la culture, notamment les représentations du sujet. Un monde où les barrières entre

¹² Breton, P., *Le culte de l'internet, une menace pour le lien social?* Paris, La Découverte 2000.

¹³ Lash, C., *La culture du narcissisme*. Paris, Flammarion, 1979 (2000)

¹⁴ Turkle, S. *The Second Self-Computer and the Human Spirit*, NY, Simon and Shuster.1985, p.69

¹⁵ Lévy, P., idem

¹⁶ Lafontaine, C., *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Seuil. 2004.

humain, animal et machine s'amenuisent, impactent directement notre civilisation. Comment la psychanalyse ne pourrait-elle pas en être interpellée, confrontée, menacée. Si on assiste à une remise en cause de l'humanisme, comment la psychanalyse pourrait-elle oser assumer qu'elle n'est pas elle-même un humanisme, en ce qu'elle s'applique à penser l'animal et la machine dans l'humain...?

Est-il pensable, écrivait Marcel Gauchet¹⁷ « ...que l'événement et la diffusion de la psychanalyse surviennent sans mobiliser les conditions dans lesquelles les individus vivent leur inconscient? » (p.166)

La culture d'aujourd'hui et plus particulièrement la cyberculture à tout le moins, agissent à leur tour sur la psyché et le « travail de culture, de civilisation, en 2020. Comment penser les forces en présence du point de vue de la métapsychologie et les tentations de penser la psyché comme différente? C'est de la matière pour plus d'un colloque j'en ai bien peur.

La formation et la transmission.

Si la pratique de l'analyse peut être dite en changement, que pouvons-nous transmettre de cette pratique et de ses invariants ? Encore que nous n'ayons pas conclu qu'il s'agit là de véritables changements de fond puisque la tâche de l'analyste, à distance ou en personne, reste de pouvoir entendre la parole dans ce qu'elle transporte de l'énigmatique de l'inconscient. Cependant il n'est pas possible de poser cette question sans devoir se dire ce qu'est le propre d'un processus analytique pour chacun d'entre nous.

Freud insistait pour dire que la psychanalyse ne s'apprend pas dans les livres, et tel l'apprenti qui apprend son métier, le futur analyste le fait auprès d'un autre artisan-compagnon, qui accompagne le « devenir analyste ». Lourde responsabilité pour les analystes de candidats, pour les superviseurs, les présentateurs...La formation est une responsabilité partagée entre l'IPM et la SPM d'où que nous déposions aujourd'hui la question de la « formation de nos jours ».

Le débat entre formation et transmission est toujours d'actualité et ne date pas d'hier dans notre société. Rappelons-nous les envolées de feu notre collègue Jean Bossé sur l'analyse personnelle, la supervision, et son horreur de la didactique... Il avait toutefois le mérite de rappeler avec Freud qu'on ne devient analyste qu'en refaisant constamment la découverte de l'inconscient *in statu nascendi*, ce qui veut dire autant dans notre analyse personnelle, dans les analyses que nous menons, avec ou sans supervision, et dans le transfert sur le texte freudien (Granoff¹⁸).

¹⁷ Gauchet, M., *Essai de psychologie contemporaine* 1. Un nouvel âge de la personnalité. Le débat 1998/2 no99 p164-181

¹⁸ Granoff, W., *Filiations. L'avenir du complexe d'Œdipe*. Gallimard, 2001

La conception de la supervision et de la découverte de l'inconscient, là aussi *in statu nascendi*, est aussi en cause lorsque vient le temps de penser si la transmission à distance imprime au futur analyste quelques plis différents. Il me faut pousser la logique du début jusqu'au bout et soutenir que ce n'est pas la modalité qui est en jeu, mais encore une fois les conditions de *l'écoute de l'écoute* de celui qui en écoute un autre (Valabrega¹⁹). Là encore nos conceptions de la supervision, tout comme celles de la transmission, ne peuvent se compter comme uniformes, et la discussion reste ouverte.

Pour ma part je serais tentée de penser avec Michel Serres²⁰ que nous nous trouvons de plus en plus dans une culture où se modifient la manière de vivre ensemble, les institutions, la manière d'être et de connaître ... Je ne sais pas si j'irais jusqu'à dire avec lui que « *Débute une nouvelle ère qui verra la victoire (...) d'une société immatérielle librement connectée sur la société du spectacle à sens unique.* » Il le dit en parlant des jeunes avec qui il faudra opérer autrement la transmission du savoir qui est déjà accessible au bout de leur pouce. Cependant, outre le fait qu'on ne puisse dire que nos candidats sont « des jeunes ²¹ », la transmission de la psychanalyse a depuis le début été obligée de se penser hors du régime pédagogique du « spectacle à sens unique », dans ce débat continu entre former et transmettre. Dans la transmission de l'analyse il est certain que le formateur apprend tout autant que l'apprenti, et que ce qui s'y apprend pour l'un comme pour l'autre, ne passe pas par l'observation directe et positiviste.

Là aussi nos théories de ce qui se passe et se rejoue dans la supervision sont fondamentales. *L'écoute de l'écoute* de celui qui ne s'écoute pas encore et ses réverbérations en phénomènes transférentiels dans la supervision, soutiennent mon écoute. La question des rapports numériques ne peut pas faire l'économie encore une fois du travail d'inférence.

Si la formation est parfois du côté du didactique et en partie nécessaire, seule la transmission peut permettre à un sujet de devenir analyste et de rester « en devenir ». En présence ou à distance c'est ce rapport particulier à ce désir d'analyser qui est constamment questionné qui fait l'essence même de l'éthique de l'analyste.

Élyse Michon
10 novembre 2020

¹⁹ Valabrega, J.P., *Les voies de la formation psychanalytique*, Topique, 2007/3 (no100), p61-84

²⁰ Serres, M., *Petite poucette*. Manifestes, Éditions Le Pommier, 2012

²¹ Mais n'oublions pas d'inclure dans notre réflexion notre activité avec « les jeunes professionnels » et ce qui en est de la transmission auprès d'eux.